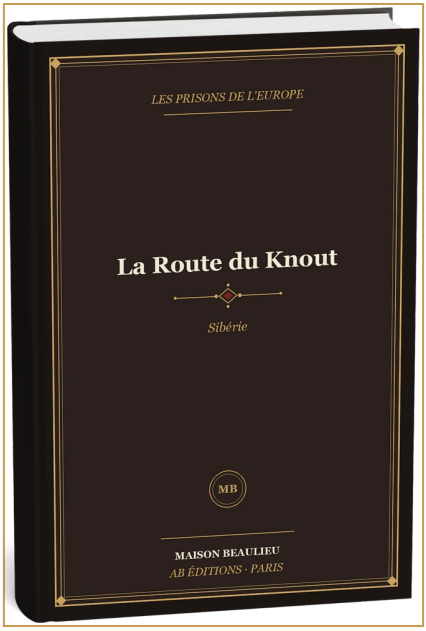
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Prisons de l'Europe · Volume 5 sur 8



La Route du Knout

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

1. La route qui marche

Il y a des tempêtes qui vous prennent un homme et le posent où bon leur semble, comme on dépose un paquet oublié sur une console d'auberge ; et c'est ainsi que je me trouvai, en ce mois d'octobre 1845, immobilisé pour trois jours pleins dans un relais de poste de la route de Tobolsk, à je ne sais combien de centaines de verstes — la verste vaut un peu plus d'un kilomètre, mais sur cette route-là elle vaut surtout une manière de mesurer le découragement — de la première ville digne de ce nom. Le vent s'était levé le second jour de ma course, un vent qui ne soufflait pas tant qu'il ne creusait, qui prenait la neige à pleines mains sur la steppe et la relançait à l'horizontale contre les volets, avec un bruit continu de sable jeté sur une vitre ; et le iemtchik, cet homme au visage de cuir qui m'avait mené jusque-là sans un mot d'aucune langue que je connusse, avait fini par arrêter ses bêtes devant une bâtisse basse, à demi enterrée dans son propre enclos de neige, et m'avait fait comprendre, par le seul geste de ses épaules, qu'on n'irait pas plus loin de sitôt.

Le relais tenait de la ferme et de la caserne. Une grande salle basse, un poêle de brique qui en occupait le centre comme un autel, des bancs le long des murs, une image noircie dans un coin, et, sur toute chose, cette odeur de fourrure mouillée, de suif et de thé qui est, je crois, l'odeur même de la Russie en hiver. Par la fenêtre, quand un remous du vent daignait un instant dégager la vitre, on ne voyait rien qu'un blanc uniforme et mouvant, sans ligne d'horizon, comme si le monde entier se fût réduit, pour ces trois jours, à cette seule pièce

chauffée et à l'immensité hostile qui la cernait. C'est là que je fis la connaissance de celui qui allait, durant trois jours, être mon seul monde : le maître de relais, le smotritel — on nomme ainsi, sur ces routes, le fonctionnaire subalterne chargé de fournir les chevaux de poste et le gîte, et qui répond de tout, du fourrage aux âmes, devant une administration qui ne le voit jamais. Un homme carré, lent dans ses gestes comme dans sa parole, la barbe taillée court, des mains larges et gercées qu'il tenait le plus souvent croisées sur ses genoux, comme au repos d'un labeur qui ne finissait jamais vraiment ; et qui logeait là, m'apprit-il le premier soir, depuis quarante et un ans. Il n'avait pas d'âge que je pusse deviner ; il avait celui de sa charge, ce qui est une autre manière de compter le temps.

Il me reçut sans étonnement, comme on reçoit une chose prévue de longue date ; il devait bien, en quarante et un ans, avoir vu s'échouer devant sa porte assez de voyageurs surpris par le même vent pour qu'aucun visage ne le surprît plus. Il me fit place au coin le plus chaud, me servit du pain noir et une soupe de chou qu'il tenait sur le feu à toute heure, comme s'il eût fallu, sur cette route, être toujours prêt à nourrir quelqu'un ; et ce n'est qu'une fois la table desservie, la nuit tout à fait tombée, et le vent redoublant contre les volets, qu'il consentit, non à parler — je crois qu'il n'attendait que l'occasion —, mais à laisser paraître qu'il avait, lui, beaucoup à dire.

Je m'attendais à trouver, dans cet homme immobile au fond de son relais depuis plus de quatre décennies, quelque chose comme une résignation d'animal de trait. Je me trompais. Il y avait, sous cette lenteur, une mémoire immense et rangée, telle qu'on la trouve chez les gens qui n'ont eu, toute leur vie, qu'un seul spectacle à regarder, mais qui l'ont regardé sans détourner les yeux. Car son relais, monsieur —

c’est ainsi qu’il m’appelait, sans savoir mon nom, du seul titre qu’il jugeât dû à tout voyageur —, son relais se trouvait posé sur la route même par où l’on mène, depuis un siècle et davantage, les colonnes d’exilés et de forçats vers les mines et les déserts de la Sibérie ; et quarante et un ans durant, il avait vu passer devant sa porte ce qu’un homme peut voir passer de plus lourd sans en mourir lui-même.

Ce premier soir-là, quand le vieux fut rentré d’avoir donné son pain au traîneau gris, comme la tempête hurlait toujours dehors et que je désespérais déjà de mon voyage, un second son me parvint du fond de la nuit, ténu, cristallin, presque gai malgré le vent qui aurait dû l’étouffer : une clochette, une seule, qui sonnait par à-coups irréguliers, à la façon dont sonne un grelot attaché au harnais d’une bête qui marche mal et qu’on tire. Je demandai au vieillard ce que c’était. Il ne se leva pas, ne tourna pas la tête vers la fenêtre aveuglée de neige ; il se contenta d’écouter un moment, comme on écoute une voix qu’on reconnaît entre mille, et il dit, de ce ton égal qu’il gardait pour les choses les plus terribles :

— C’est la route qui marche, monsieur. On l’entend avant de la voir, toujours ; le grelot précède le convoi d’un bon quart d’heure, par ce temps, et souvent on n’entend jamais rien d’autre, s’il fait trop noir ou si la neige est trop épaisse pour qu’on distingue les hommes. Quarante et un ans que ce bruit-là me réveille, été comme hiver, et je ne m’y suis pas plus fait qu’au premier jour. Vous allez l’entendre bien des fois avant que la tempête vous laisse repartir. Je vous conseille de vous y habituer tout de suite ; c’est le seul conseil que je puisse vous donner sur ce pays.

Je le pressai de questions, comme fait tout voyageur qu’un hasard cloue trois jours durant devant un poêle et un homme qui sait. Il ne se

fit pas prier longtemps ; je crois, à la réflexion, qu'un homme qui a vu ce qu'il avait vu, et qui n'a personne à qui le dire, finit par accueillir comme une grâce l'étranger de passage à qui il peut, une fois, tout confier, sachant qu'il ne le reverra jamais et que rien de ce qu'il dira ne pourra se retourner contre lui. Il tira son banc plus près du poêle, versa le thé dans nos deux verres avec cette lenteur cérémonieuse des gens du Nord, et commença de me raconter ce que ses quarante et un ans lui avaient appris de la route, des convois, et de ce pays qui n'est, disait-il, qu'une geôle si vaste qu'on a fini par y loger un peuple entier.

— Il faut d'abord, monsieur, que vous compreniez ceci : on ne part pas pour la Sibérie comme on part pour un voyage. On en part comme on part de la vie même, avec cette différence qu'on continue de marcher.

Il commença par Moscou, qu'il n'avait jamais vue de ses yeux mais dont il connaissait le rite aussi bien que s'il y avait assisté cent fois, tant les récits des convoyeurs, des feldjægers — ces courriers d'État qui escortent les prisonniers de rang, et dont le nom, sur cette route, se prononce avec autant de crainte que celui du knout — et des forçats eux-mêmes, recueillis pendant les haltes, avaient fini par lui composer une image aussi nette qu'un souvenir personnel.

Cela commençait dans une cour fermée, disait-il, un matin d'hiver ou d'été — la saison ne changeait rien à la cérémonie, seulement au degré de la souffrance —, où l'on rassemblait les condamnés du mois : ceux que la Chancellerie avait jugés, ceux que le seul caprice d'un maître avait dénoncés, ceux dont le crime tenait en trois lignes d'un registre et ceux dont le crime tenait en une phrase murmurée trop haut dans un salon. On les faisait mettre en ligne, épaule contre épaule, dans le froid ou dans la poussière selon le mois, et l'on

n’entendait d’abord, disait le vieillard, que ce silence particulier des foules qui savent déjà tout ce qu’on va leur apprendre. Un employé, debout sur une caisse, lisait à voix forte l’ukase qui les frappait — cet ordre impérial contre lequel il n’existe, dans tout l’empire, ni appel ni recours, et qui tombe sur un homme avec la même autorité, qu’il condamne une province à la guerre ou un maître d’école à la mine — et cette lecture, disait le vieillard, avait ceci de particulier qu’elle ne s’adressait à personne : le lecteur ne levait pas les yeux sur les visages, il lisait des noms à un mur d’hommes, comme on lit l’inventaire d’un dépôt. Un convoyeur lui avait raconté, un soir de halte, qu’il avait vu un vieux moujik, en entendant tomber son propre nom, se signer trois fois de suite avec ses mains encore libres, ainsi qu’on fait devant une icône, comme si l’ukase lui-même eût été de nature à entendre une prière et à s’en trouver adouci ; et que l’employé, sans lever les yeux de son papier, avait déjà appelé le nom suivant.

Puis venait le geste qu’aucun des voyageurs revenus de là-bas n’omettait jamais de raconter, tant il les avait marqués : on rasait aux forçats la moitié du crâne, — la moitié seulement, laissant l’autre intacte, si bien que chaque tête, vue de face, semblait appartenir à deux hommes différents, l’un tondu comme un moine pénitent, l’autre chevelu comme un homme libre. C’était là, m’expliqua le vieillard, moins une humiliation gratuite qu’une précaution d’État : un forçat qui s’évaderait en chemin, même après des mois, resterait marqué par cette repousse inégale, cette frontière ridicule courant sur son crâne, aussi longtemps qu’il faudrait à ses cheveux pour reprendre partout la même longueur — c’est-à-dire des années. On avait inventé là une prison qui tenait sur la tête, et qu’aucune serrure ne fermait.

Puis les fers. On les forgeait à mesure, disait le vieillard, dans une forge attenante à la prison même, et l'on entendait, par les soupiraux, le bruit du marteau qui rythmait toute la matinée, comme une horloge qui n'aurait sonné que des heures de malheur. Chaque forçat recevait sa paire d'anneaux aux chevilles, reliés par une courte chaîne qui lui interdisait la vraie foulée et ne lui laissait qu'un pas raccourci, dansant, celui qu'on reconnaît de loin, disait le vieillard, à la façon dont l'homme balance des hanches pour compenser ce que la chaîne lui vole. On les enfilait ensuite par groupes de dix ou de douze sur une longue tige de fer qui courait le long d'un poteau central, si bien qu'un convoi, avant de se mettre en marche, ressemblait moins à une troupe d'hommes qu'à un chapelet de fer planté debout dans la cour, chaque grain de ce chapelet étant une vie.

— Et alors, monsieur, on ouvrait le portail, et le chapelet se mettait en marche.

C'est à ce moment du récit, comme si le vieillard eût réglé son horloge sur son propre conte, que le grelot se fit entendre de nouveau, plus proche cette fois, malgré le vent qui n'avait pas faibli ; et je crus deviner, sous la porte, l'aboi bref d'un chien de traîneau, puis rien, la tempête ayant tout ravalé. Le smotritel ne s'interrompit pas ; il se contenta de désigner du menton la direction du bruit, comme pour dire : vous voyez, je ne vous mens pas, la route continue de marcher pendant que je vous raconte comment elle marche.

Il reprit, et me décrivit la route elle-même, cette route dont il avait fait, en quarante et un ans, l'unique objet de sa science, avec la précision minutieuse d'un homme qui a vu, saison après saison, le même désastre se répéter sous des formes différentes.

En été, disait-il, c'était la poussière et la chaleur — car la Sibérie, contrairement à ce que croient les gens qui ne l'ont jamais traversée, brûle l'été autant qu'elle gèle l'hiver — une poussière si fine et si constante, soulevée par des centaines de pieds nus ou mal chaussés, qu'elle finissait par couvrir les convois d'une couche grise uniforme, hommes et gardes confondus, au point qu'on ne distinguait plus, à cent pas, qui menait et qui était mené. On buvait alors dans les mares stagnantes des fossés, quand les feldjægers voulaient bien accorder la halte ; et les fièvres qui naissaient de cette eau-là emportaient, en une semaine de marche, ce que ni le knout ni les fers n'avaient encore réussi à emporter.

En automne — et il regarda la fenêtre en prononçant ce mot, comme pour associer sa saison à la mienne, à celle de ma propre tempête —, c'était la boue, cette boue noire et profonde des chemins non pavés, qui montait jusqu'au genou et qui retenait la chaîne comme une main invisible, si bien que chaque pas coûtait deux fois son prix : une fois pour avancer, une fois pour arracher le pied du sol qui ne voulait pas le rendre. Les telégas — ces petites charrettes découvertes et sans ressorts sur lesquelles on juchait les malades et les femmes, et qui roulaient, quand la route se trouvait pavée de rondins, avec des secousses si continues que le corps entier en restait meurtri des jours durant — s'enlisaient par dizaines, et il fallait alors que le convoi tout entier s'arrêtât pour dégager une seule roue, sous les cris des convoyeurs et le silence, plus terrible que les cris, des convois eux-mêmes, qui avaient appris depuis longtemps qu'aucune plainte n'abrégeait rien.

Et puis venait l'hiver, la vraie saison de cette route, celle pour laquelle elle semblait avoir été creusée par quelque volonté qui n'était

pas celle des hommes. Le froid y descendait, me dit le vieillard, jusqu'à trente-six, quarante degrés au-dessous de ce que marquent nos thermomètres d'Europe ; un froid qui ne mordait plus, passé un certain point, mais qui endormait, qui prenait d'abord les doigts, puis les pieds, puis cette partie de l'esprit qui veut encore vivre, et qui laissait derrière les colonnes, tous les hivers, quelques formes noires couchées dans la neige du bas-côté, que les gardes ne prenaient même plus la peine de recouvrir, sachant que la neige suivante s'en chargerait. On marchait alors entre des poteaux plantés tous les mille pas — les bornes de verste, peintes de bandes noires et blanches comme un habit de bagne — et le vieillard m'assura que des forçats, à la longue, en venaient à ne plus compter les jours ni les lieues, mais les poteaux, un à un, comme on égrène un rosaire dont on ne connaît pas la fin.

— On les logeait, la nuit, dans des étapes, disait-il — ces bâtisses de bois qu'on trouve tous les vingt ou vingt-cinq verstes le long de la route, cousines de ce relais où nous sommes, monsieur, sauf qu'on y entassait cent hommes là où j'en loge dix, et qu'on y fermait la porte du dehors. J'en ai vu, de ces étapes, dans mes jeunes années, quand ma charge me menait plus loin sur la route qu'elle ne me mène aujourd'hui ; j'y ai vu des hommes dormir debout, faute de place au sol, appuyés les uns aux autres comme des gerbes qu'on aurait liées ensemble et posées à la verticale. Et le matin, on rouvrait la porte, on comptait — on compte toujours, monsieur, du premier au dernier jour, c'est la seule prière de cette route — et l'on repartait, qu'il en manquât un ou qu'il n'en manquât point.

Le vieillard se tut un moment, regarda le fond de son verre comme s'il y cherchait la suite, puis reprit, sur un ton plus bas, presque celui d'une confidence :

— Il y a une image de cette route, monsieur, que je n'ai jamais pu chasser, bien que je ne l'aie vue de mes yeux qu'une fois, et de loin. C'était une femme qui marchait à côté de la chaîne — non dedans, à côté, libre de ses pas, mais ne s'en écartant jamais de plus d'une coudée, comme un fil suit l'aiguille. On m'a dit, plus tard, qu'elle était d'une grande famille, et que son mari, un prince, avait eu sa part dans quelque conjuration de palais dont je n'ai jamais bien compris les raisons — ce ne sont pas des affaires pour un maître de relais — et qu'on l'envoyait purger quatorze années au fond des mines de l'Oural. Elle avait obtenu de le suivre, à force de suppliques, elle qui n'avait jamais marché plus loin, dans sa vie d'avant, que d'un salon à une calèche. Je l'ai vue passer sous ma fenêtre, cette année-là, dans le froid du matin, en robe de voyage déjà trop légère, tenant son pas sur celui de la chaîne comme si elle-même eût porté les fers ; et j'ai pensé, monsieur, que de tous les forçats de ce convoi, c'était elle la plus enchaînée, puisque les siens, à lui, du moins, ne pouvaient plus choisir de rester.

Il me raconta qu'elle avait, dans les mines, dans la cabane de colonisation qui avait suivi, mis au monde cinq enfants — cinq âmes nées sous un numéro, disait-il avec une amertume qu'il ne cherchait pas à cacher, car dans ce pays le forçat n'a plus de nom, seulement un rang dans une liste, et sa descendance en hérite comme d'un titre — et qu'elle avait vieilli là-bas sans qu'on sût jamais si elle regrettait, un seul jour, d'avoir suivi la chaîne plutôt que de rester libre à Pétersbourg.

— On dit qu'elle a écrit à l'empereur, une fois, pour ses enfants seulement, pas pour elle. On dit que l'empereur a répondu que des fils de forçats en sauraient toujours assez. Je ne sais pas si c'est vrai, monsieur ; je le tiens d'un convoyeur qui le tenait lui-même d'un autre, et sur cette route les histoires voyagent presque aussi loin que les hommes, en se déformant à chaque relais comme une pièce de monnaie s'use à passer de main en main. Mais je sais ce que j'ai vu : une femme en robe de ville, marchant dans la neige à côté d'une chaîne, du même pas qu'elle, jusqu'à disparaître au tournant de la route. Cela, je ne l'ai pas inventé.

Comme s'il avait besoin, après cette image, de reprendre souffle sur un terrain moins funèbre, le vieillard se leva pour tisonner le poêle, et reprit son récit sur un ton différent, celui d'un homme qui va, pour un moment, montrer l'envers moins sombre d'une même tapisserie.

— Car il ne faut pas croire, monsieur, que cette route ne mène jamais qu'à la mort ou à l'oubli. J'ai vu passer, moi, des hommes qu'elle a recrachés, et c'est peut-être cela le plus étrange de tout : qu'on ne sache jamais, au juste, ce qui sauve un homme sur cette route, ni ce qui l'y perd. Ce n'est presque jamais la justice. C'est le caprice — un caprice qui ressemble, pour qui l'observe d'assez près et d'assez longtemps, à une seconde loi, aussi arbitraire que la première mais qui, elle au moins, gracie de temps en temps.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

ÉDITION COMPLÈTE DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT

La suite de « La Route du Knout » vous attend

Recevez l'ouvrage intégral (EPUB avec ex-libris à votre nom, compatible Kindle, Kobo, Apple Books, smartphone et ordinateur) dans les minutes qui suivent.

Débloquer et lire le livre complet (EPUB — 12,90 €) →

Offre Trilogie : les 3 premiers tomes réunis (24,90 € au lieu de 38,70 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/prisons-europe-siberie